

Forêt.

Ce simple mot a le pouvoir de me porter loin. J'aime plus que tout me perdre dans les méandres et les recoins des espaces de rêve qu'il ouvre dans mon esprit.

Je veux bien entendu parler de la forêt véritable : non pas des champs d'arbres plus ou moins alignés, mais des étendues qui se présentent comme des gouffres de vie et de mystère et dans lesquels il faut en permanence chercher son chemin. Entre ombres et lumières. La forêt est d'une extraordinaire variété. Si elle nous semble monotone et monochrome, c'est tout simplement parce que notre œil n'est pas encore capable de détailler l'étendue inouïe de ses formes et de ses couleurs. Ou ne l'est plus. Il en va de même des senteurs, des textures et des bruits.

Je fais partie de cette étrange communauté de gens qui passent une partie de leur vie à écouter, capter et interpréter des sons, ainsi que les intervalles de silence qui les relie. Ceux qui m'intéressent le plus ne me sont finalement pas destinés. Je les trouve surtout en forêt, dans des espaces où il y a souvent plus à écouter qu'à voir. De jour comme de nuit.

Le « grand orchestre de la nature » est sérieusement malmené aujourd'hui, en raison de la raréfaction ou de la disparition d'une partie de ses vocalistes et instrumentistes, mais aussi par le morcellement des zones de tranquillité, l'extension et l'intensification des bruits d'origine abiotique, qui ne correspondent à aucun impératif biologique, ne résultent d'aucune volonté esthétique et qui ont tendance, par effet de masque notamment, à compliquer les échanges vitaux d'informations dans le monde du vivant. Si ces sons peuvent avoir une origine naturelle (pluie, vent, torrent...), ils sont désormais produits massivement par des machines humaines motorisées : voitures, camions, tracteurs, motos, avions... Le « brouillard sonore anthropique » a un don d'ubiquité spectaculaire. Son emprise sur la biosphère est terrifiante. Il s'insinue partout, jusqu'au cœur de nos forêts. Jusqu'au centre de nos nuits.

D'aucuns diraient qu'il est heureux que nos campagnes ne soient pas silencieuses. Cela signifie qu'elles sont animées, qu'il y a de l'activité, du passage, de la vie. Dans l'esprit de bon nombre de mes congénères, le silence est synonyme de déprise démographique, de sinistre économique, de disparition. Je l'admets volontiers : le silence, dans son acception la plus radicale, ne fait pas partie du monde du vivant. Même dans le désert minéral, un jour sans vent, nos oreilles entendent : notre respiration, notre digestion, nos acouphènes, le battement sanguin dans nos artères et nos veines...

Si le silence absolu n'existe pas, il existe en revanche des « silences relatifs ». Je milite pour que ceux-là soient sauvés : ils sont nécessaires pour que les sons existent, comme la lumière est nécessaire au déploiement des couleurs. Ils donnent contour, intensité et profondeur aux sons. Sans eux, il n'y a qu'un magma de bruits indifférenciés. Sans eux, le monde s'uniformise. Se réduit. Les êtres ne s'écoutent plus. Et les esprits se recroquevillent.

Marc Namblard